A FOURMIES

La manifestation du 1er Mai a été superbe. Dès neuf heures du matin, tous les ateliers sont déserts. A une heure se forme un cortège de plus d'un millier de personnes qui se rendent au cimetière, précédés par dix-huit couronnes. Sur la tombe des massacrés de 1891, les citoyens Bressy, Gosselin, Culine, Cartegnies et Blondiau ont pris la parole. 3000 personnes les écoutent dans le plus profond silence. L'émotion est immense.

Le soir, à la Maison du Peuple, le concert-conférence a obtenu un énorme succès.

DANS LE PAS-DE-CALAISI
A CALAIS

La réunion de l'Elysée a été un immense succès Plus de 400 citoyennes et citoyens ont longuement acclamé Delcluze et Salembier, et voté à l'unanimité une protestation contre le projet de loi Trarieux.

Cette protestation a été, pour être transmise aux pouvoirs publics, portée à la Mairie par une délégation des chambres syndicales à laquelle s'étaient joints les sept conseillers municipaux du Parti ouvrier.

Toutes les fabriques ont dû arrêter, faute de bras.

Au grand meeting du soir l'ordre du jour suivant a été voté d'acclamation :

Les socialistes calaisiens, réunis au nombre de 4000 à l'Elysée à l'occasion de la fête internationale du 1er Mai, envoient leurs fraternels souhaits de bienvenue au nouveau *Réveil du Nord* et à l'*Egalité* de Roubaix-Tourcoing.

LE 1er MAI A PARIS

La commission d'organisation de la manifestation internationale du 1er mai, siégeant salle Barrat, rue des Petits Canceaux a organisé à l'*Eden du Temple*, rue de Bretagne, un Congrès, où étaient convies les élus pour y prendre connaissance des revendications formulées par les Corporations et groupes constitués.

A 2 h. 1/2 s'ouvre la séance sous la présidence du citoyen Boicuvoise. Au bureau prennent place les citoyens Coisseau, Cuzeauderme et Bestiaux comme secrétaire.

Le citoyen Boicuvoise, dans une allocution vibrante, explique que si la manifestation n'a pas pris à Paris l'allure grandiose que comporte sa signification, c'est parce que la bourgeoisie rapace et hargneuse fait partout, et encore à cette Bourse du Travail où le peuple devrait régner en maître, monter la garde par ses prétoriens municipaux.

Après ces parsies couvertes d'applaudissements, le président donne la parole au citoyen Exparron rapporteur de la Commission. « Nous ne nous faisons, dit l'orateur, aucune illusion sur le sort réservé par le gouvernement à nos justes revendications, nous savons que l'affranchissement de la classe prolétarienne ne sortira que de l'*action révolutionnaire*.

Les quelques libertés que nous avons péniblement conquises sont à la veille de nous échapper, mais nous lutterons jusqu'au jour où, maîtres à notre tour du pouvoir, nous imposerons les règles de justice et d'égalité que nous *précomisons* »

Cette déclaration est saluée par une salve d'applaudissements et le citoyen Exparron énonce les diverses revendications reçues par la Commission et classées par elle.

Ces revendications sont les suivantes :

Congrès des trois-huit 1895

Cahier des revendications présentées aux élus par la commission d'organisation de la manifestation internationale du 1er Mai, siégeant, salle Barrat.

Conditions du travail

1o Minimum de salaire.

2o Journée de huit heures.

3o Entente internationale sur les conditions du Travail.

4o Suppression du marchandage (application du décret du 2 Mars 1848 et de l'arrêté du 21 Mars 1848).

5o Suppression des adjudications. Mise en régie des Travaux des Communes, des Villes, des Départements et de l'Etat.

6o Création d'Inspecteurs ouvriers.

7° Le droit de grève reconnu à toutes les corporation sans exception aucune.

8° Remise de la Bourse du Travail aux Syndicats corporatifs sans condition.

9° Suppression des Bureaux de placement. Placement syndical gratuit et à défaut de Syndicat, placement gratuit par les municipalités.

10 Extension de la juridiction des Prud'hommes à tous les employés, de commerce, aux écritures, artistes, et à tous les salariés, sans exception.

11 Gratuité de l'enseignement à tous les degrés.

12 Gratuité complète de la Justice.

13 Election de la magistrature par le peuple Réforme des codes.

14 Suppression de tous les impôts indirects remplacés par un impôt unique sur la **Richesse**.

15 Suppression du Budget des Cultes. Retour à la Nation des biens du Clergé, des sociétés religieuses et de tous les monopoles détenus par les classes privilégiées.

16° Mise à la charge de la Société des Enfants, des vieillards et des Invalides du Travail.

17° Suppression des armées permanentes. Armement du Peuple.

18° Etablissement d'une Constitution par une Assemblée constituante.

19° Que le jour du 1er Mai, *Fête du Travail*, soit décrété par les pouvoirs publics *Jour Férié*,

Le Comité d'organisation de la manifestation internationale du 1er Mai,

Après cette lecture, le président invitant les élus qui se trouvent dans la salle, à porter à la tribune leur acceptation ou leurs observations, s'ils en ont à présenter.

Le premier, le citoyen Millerand, député du 12e prend la parole.

Discours de M. Millerand

« Je vais être bref, citoyens, dit-il, et je vous prie de m'excuser, mais je dois assister à d'autres réunions. Je vous félicite de choisir la journée du 1er Mai, pour serrer de plus près le programme socialiste et indiquer aux élus celles de vos revendications que vous jugez les plus pressantes.

J'ai défendu le programme dans son intégralité, par conséquent, j'accepte tout ce que vous réclamez, mais je tiens, cependant, à formuler 2 observations, ou plutôt à donner 2 explications, pour les membres de la presse, que je me félicite de voir ici.

1. Sur l'art. 7 de votre cahier, j'estime qu'il n'est pas utile, ou qu'il est superflu de demander le droit de grève. C'est un droit naturel qui nous est acquis, dont nous n'avons pas précisément à demander, mais à exiger le maintien, en dépit des sénateurs et autres rétrogrades qui complotent contre le peuple.

2° C'est sur le N° 17, qui a trait à la suppression des armées permanentes. Vous savez que l'armée favorite des bourgeois, est de nous traiter et de s'efforcer de nous faire considérer comme des « Sans-Patrie ».

Eh bien! il ne faut pas qu'il y ait équivoque. Oui, nous voulons la suppression des armées permanentes, oui, nous voulons l'armement du peuple; mais, et je le dis pour la presse adversaire, qui a coutume de dénaturer nos proclamations, nous ne pouvons la demander pour demain matin.

Nous ne pensons demander que demain matin, la France désarme devant l'Europe coalisée et dirigée par des monarques ou Césars. On nous traite de *Sans-Patrie*, alors que nous autres socialistes nous sommes deux fois patriotes, parce que nous devons conserver l'intégrité du territoire pour que la France reste intacte et intangible dans le domaine matériel. Et vous le savez, lorsque l'on parle socialisme ou émancipation, à l'étranger, c'est vers la France que l'on tourne ses regards parceque c'est d'elle que doit partir le grand mouvement d'émancipation universelle.

La France est depuis 100 ans dans le monde la grande propagandiste des idées de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Et nous ne permettrons pas qu'on amoindrisse le patrimoine que nous avons reçu, attendu que seuls s'en réjouiraient, les monarques, et tant autres exploiteurs, dont l'avènement du socialisme déjà sonne le glas.

Et, en effet, à la prochaine consultation, les socialistes des champs et de la ville enverront à la Chambre, non plus 50 députés comme la dernière fois, mais le double et le triple, et ce nombre de combattants, s'il n'est pas en réalité une majorité, constituera une minorité tellement puissante, qu'elle culbutera bientôt l'odieux régime capitaliste, sous lequel étouffe le peuple producteur.

Encore une fois, citoyens, je vous félicite et vous remercie d'avoir choisi ce jour, pour ainsi dire renouer le Contrat qui nous lie depuis les élections dernières, et que je défendrai jusqu'à l'avènement définitif de la République sociale.»

Plusieurs salves d'applaudissements prouvent que le vaillant député a traduit fidèlement l'impression de tous et que ses explications ont reçu leur approbation.

Discours de Chauvin

Après Millerand, Chauvin prend la parole, et, dans un vibrant exposé, après avoir excusé les élus socialistes, qui sont retenus par le 1er mai, dans leur circonscription respective, appuie et développe les paroles de son collègue et ami Millerand, touchant la suppression des armées permanentes.

L'orateur rend compte, ensuite, de la propagande socialiste qu'il a faite dans les campagnes, et démontre que ceux que l'on croyait à jamais réfractaires aux théories collectivistes, y viennent, maintenant, avec un entêtement peut être plus décidé que les ouvriers des villes.

Applaudi à plusieurs reprises au cours de son allocution, c'est sous un tonnerre d'applaudissements que le citoyen Chauvin termine.

Après quelques paroles du président et de plusieurs délégués, on décide de se rendre en masse à la réunion du soir, salle Chaynes, rue d'Allemagne.

A l'issue de la réunion, un grand nombre de délégués se sont rendus aux bureaux du *Socialiste*, où ils ont été reçus par le citoyen Dereure.

LE MEETING
DE LA SALLE CHAYNES

Paris, 2 mai — Le meeting organisé salle Chayne, rue d'Allemagne, par la Commission d'organisation de la Manifestation internationale du 1er mai a pleinement réussi. Près de 5000 citoyens étaient présents, lorsque le citoyen Boiservoise prend la présidence avec le citoyen Planteau comme secrétaire.

Le citoyen Rousselle prend la parole et développe particulièrement la question de la journée de huit heures.

Le citoyen Zévaès, notre correspondant, déclare ensuite que la manifestation du 1er Mai est une manifestation, non seulement en faveur de la journée de huit heures, mais encore une protestation contre la réaction gouvernementale qui cherche à enlever le droit de grève aux syndicats.

» La grève partielle ou générale n'est pas une solution, dit-il, mais c'est la seule arme dont nous disposons. ».

Le citoyen Poussel, membre de la Ligue pour la suppression des bureaux de placement, parle des progrès de la classe prolétarienne et du triomphe prochain de ses revendications,

Un étudiant collectiviste parle ensuite au nom de « l'Union des travailleurs manuels et intellectuels ».

ORDRE DU JOUR

L'ordre du jour suivant, mis aux voix est voté à l'unanimité :

« Les citoyens réunis salle Chaynes au nombre de 5,000, pour fêter le 1er Mai, après avoir entendu les citoyen Rousselle et Zévaès développer devant eux le cahier des revendications élaborées par la commission d'organisation du 1er Mai et accepté à la réunion de l'« Eden du Temple », comprenant la justesse de ces revendications, donnent mandat à tous les élus du Parti socialiste de les faire triompher. »

A NOS LECTEURS

Les difficultés provenant de la mise en marche d'un matériel entièrement neuf ont occasionné un retard très grand dans l'apparition de notre premier numéro qui n'a pu être mis en vente en temps utile dans toutes les communes des cantons de Roubaix, Tourcoing et Lannoy.

Nous reproduisons donc, à l'intention de ceux qui n'ont pu se procurer le premier numéro, la déclaration publiée hier en tête de nos colonnes.

Le titre seul de ce journal est tout un programme

A l'*égalité civile* sortie de la Révolution de 1789 et à l'*égalité politique* sortie de la Révolution de 1848, nous voulons ajouter l'*égalité économique* que Condorcet au siècle dernier déclarait « le dernier but de l'art social » et en dehors de laquelle tous les droits inscrits dans les lois et dans les constitutions ne sont que des mots et des mensonges.

L'*Egalité* entre en ligne le 1er mai, c'est-à-dire le jour choisi par les travailleurs du monde entier pour affirmer, avec leurs communes espérances, leur commune volonté d'installer au plus tôt sur les ruines de la société capitaliste cette société égalitaire pour laquelle depuis un siècle ont lutté et sont morts les Gracchus Babœuf, les Blanqui, les Varlin et les héros anonymes de Juin 48 et de Mars Avril et Mai 71.

C'est à Roubaix que parait l'*Egalité* dans cette capitale ouvrière et socialiste du Nord, apportant à la fraction la plus militante du Parti ouvrier français, pour les batailles prochaines, l'artillerie qui lui avait manqué jusqu'à présent.

Au coup de feu isolé, tiré de loin en loin sur un ennemi armé de toutes pièces, va succéder une canonnade de tous les jours.

Toutes les spécialités de la classe capitaliste et spoliatrice, fabricants, Compagnies de chemins de fer et de mines, grands propriétaires terriens, avaient à Roubaix des organes de toutes couleurs. Seule, la classe des prolétaires, des spoliés, n'en avait pas — et ce, malgré ses victoires électorales repétées.

Grâce à l'*Egalité* cet état de choses va cesser.

L'*Egalité* sera l'organe, le champion de tous ceux qui travaillent et sont, en régime de salariat, volés du produit de leur travail et de leurs libertés les plus sacrées. L'*Egalité* prendra leur cause en main, étudiant leurs maux, dénonçant les abus sous lesquels on les écrase, poursuivant leur affranchissement et, en attendant, faisant trembler la petite bande, de leurs exploiteurs.

Ouvriers et ouvrières d'asine,
Travailleurs des champs,
Petits commerçants,
Instituteurs,
Employés des voies ferrées et de l'Etat,

L'*Egalité* sera, est, dès aujourd'hui, votre journal, luttant pour vous, comptant sur vous et vous criant : en avant !

En avant contre la misère et la servitude qui sont de plus en plus le lot du monde du travail manuel et intellectuel !

En avant contre l'anarchie capitaliste qui des progrès de la science et de la multiplication des richesses n'a su et pu faire surgir que l'insécurité générale et la guerre de tous contre tous !

En avant pour la conquête du pouvoir politique qui peut seule permettre, au Parti ouvrier vainqueur, en nationalisant la production et la distribution des produits, d'apporter à l'humanité libérée, avec le bien-être pour tous, l'ordre et la paix !

LA RÉDACTION

Chronique Locale
& RÉGIONALE

La Manifestation du 1er Mai
A ROUBAIX

Voici des détails complets sur la magnifique manifestation d'hier, que nous avons sommairement annoncée en première page.

LE CHOMAGE

Depuis 1890, la fête du 1er Mai, n'avait pas encore revêtu à Roubaix, le caractère grandiose qu'elle a eue hier.

Pourtant, tous les moyens d'intimidation et de corruption avaient été employés.

Les menaces de renvois ont été plus nombreuses que jamais ; pendant que dans certaines usines on avait promis des primes de 1 fr. 50 et de deux francs cinquante à ceux qui auraient travaillé. Rien n'y a fait, et les travailleurs roubaisiens, désertant, en plus grand nombre que les années précédentes, les ateliers le 1er mai, ont démontré au patronat stupéfié, qu'ils avaient compris toute l'importance de cette journée, devenue désormais historique, et qu'aux nombreuses journées de chômage qui leur étaient imposées, ils voulaient, eux, imposer aussi la leur, pour réclamer en ce jour la réforme primordiale d'où découleront toutes les autres réformes ouvrières : *la journée de huit heures.*

Non, depuis 1890, le chômage n'avait jamais été aussi général. Et on peut dire que — à part les peignages — tous les travailleurs étaient debouts hier, pour communier dans une idée commune d'affranchissement prochain.

Toutes les grandes filatures, les grands tissages étaient arrêtés complètement. Il n'y avait que les « obligés », c'est-à-dire les parents, cousins et frères, des contre-maitres et directeurs qui hier matin, à contre-cœur, ont franchi les portes des usines.

Parmi les fabriques où le chômage était général ou à peu près, et où l'année dernière beaucoup d'ouvriers avaient travaillé, citons : Motte et Delescluse, boulevard de Belfort, Toulemodde-Destombes, rue Bernard ; Heiet Reichnecker, même rue ; Cloy Duvillier, rue Pierre de Roubaix ; Motte et Picavet, rue des Longues haies, Mulliez Eloy et Delannoy Destombes, boulevard Gambetta, Masson, Grande-Rue, Etienne Motte, rue d'Alger.

L'usine des 4 métiers Alfred Motte et Cie, au Pile ; Fauvarque, rue Saint-Amand ; Mulliez frères, Godard, rue de l'Ommelet ; Ferrier, rue d'Hem ; Alexandre Vernier, rue du Pays ; Lebuigne et Lemahieu, boulevard de Beaurepaire ; Wattel et Dillies, rue du Moulin ; Poilet, rue Nain ; Wattine, Grande Rue ; Wibaux-Motte, Grande Rue.

Carrissimo, quai de Wattrelos ; Beaumont, grande-rue ; Legrand, rue Ste-Thérèse ; Roussel, rue des Arts ; Cavrois, boulevard de Mulhouse et un grand nombre d'usines encore, que nous ne pouvons énumérer.

Beaucoup d'ouvriers étant allés jusqu'aux portes des ateliers pour inviter les timorés à ne pas entrer. Ils ont facilement obtenu gain de cause.

La manifestation au Cimetière

Il est à peine huit heures du matin quand les ouvriers et ouvrières arrivent en foule au local « La Paix ».

Les couronnes sont exposées dans la grande salle du rez-de-chaussée. Elles sont au nombre de six.

Le comité exécutif du Parti ouvrier d'accord avec les commissions de tous les syndicats, prend les dernières mesures pour la formation du cortège qui quitte le local de la Coopérative à neuf heures et s'ébranle par la rue de Lannoy.

On est plus de deux mille manifestants au départ, sans parler des nombreux ouvriers et ouvrières qui se pressent sur les trottoirs et ne se mêleront à la manifestation qu'au cimetière.

Le cortège défile par le boulevard de Belfort, la rue de Lannoy, la place de la Liberté et la Grande Rue, s'augmentant au fur et à mesure des groupes qui l'attendent au passage.

En tête s'avance le groupe des femmes socialistes l'« Emancipation ». Deux de ses membres portent une couronne sur laquelle on lit : « Aux Victimes du Travail — Le Groupe socialiste l'Emancipation des Femmes — 1er mai 1895 ». Vient ensuite la couronne du syndicat textile portée par le citoyen Stienne, conseiller municipal et le secrétaire du syndicat.

Elle excite l'admiration de tous. Sur le fond en velours rouge se détache en lettres d'or : « Pour les victimes du travail de Roubaix et environs. — Fourmies 1891. — Renaix 1895. — 1er Mai 1895. » Voici maintenant la couronne de la Chambre syndicale des rentreurs avec l'inscription suivante : « Le syndicat des Rentreurs. — Aux victimes du Travail ». — Celle des Ourdisseurs vient après. On y lit : « La Chambre syndicale des ourdisseurs. — Aux victimes du travail. — 1er Mai 1895 » La dernière couronne est celle des Syndicats réunis du bâtiment. Elle porte : « Les Syndicats des ouvriers en bâtiments, charpentiers, menuisiers. — Aux victimes du travail. »

Derrière les couronnes, marchent en tête du cortège, le citoyen Guesde, député du Nord, nombre de conseillers municipaux et le comité exécutif du Parti ouvrier.

Nous avons indiqué l'itinéraire suivi. En passant devant les bureaux du journal c'est un immense cri de : « **Vive l'Egalité** ! »

Comme il y a absence complète de police, aussi bien aux alentours de La Paix que sur tout le parcours, le calme le plus complet n'a pas cessé de régner.

Partout les manifestants sont salués au passage, quand ils ne sont pas accueillis par d'énergiques « Vive le Parti ouvrier ! » Et lorsqu'on atteint les portes du cimetière — il est près de 10 heures — c'est une véritable mer humaine que l'on a devant et derrière soi.

Une partie de la foule, en effet, a devancé la colonne et occupé le cimetière. Elle est suspendue en grappes aux monument et aux arbres. Spectacle inoubliable ! On est alors plus de dix mille, toutes les têtes se découvrent et c'est d'une voix forte que — les couronnes disposées sur la fosse des victimes du travail, — le citoyen Hélynck donne lecture du discours suivant :

Citoyennes et citoyens,

Comme les années précédentes, nous venons en foule faire notre « Toussaint » sur la tombe des *Victimes du Travail* pour y apporter nos fraternels et respectueux hommages.

En ce grand jour de « Fête universelle du Travail » nos souvenirs se sont portés vers ceux dos nôtres, qui reposant sous ce tertre, sont morts « au champ d'honneur. » Si le 1er Mai, ce grand jour qui fait vibrer nos cœurs, se trouve être la fête des travailleurs vivants, nous estimons aussi qu'il doit en même temps être consacré au souvenir de ceux de notre classe morts à la peine dans les bagnes industriels ou sous les balles de l'armée prolétarienne au service du capitalisme.

Permettez-nous, camarades, de profiter de cette imposante et funèbre manifestation, pour tourner un instant nos regards vers Fourmies en souvenir du 1er Mai 1891...

Vous savez tous que c'est en revendiquant le plus pacifiquemedt possible que nos frères sont tombés sous les balles françaises. La République des patrons et des capitalistes portera toujours, comme une tache ineffaçable, cette odieuse réédition d'Aubin et de la Ricamerie, de sombre mémoire.

Hélas! nous sommes la continuation de cette classe qui au cours de notre histoire tressaillaient toujours au mot magique de Liberté !

Nous sommes les descendants de ceux qui aidèrent la bourgeoisie à faire, contre la noblesse et le clergé, la grande révolution de 89-93 !

Nous sommes les fils de ceux qui se sacrifièrent pour la prise de la Bastille, pour la proclamation des imprescriptibles droits de l'homme et du citoyen !

Nous sommes enfin le prolétariat moderne qui *produit tout, qui n'est rien,,, et qui devrait être tout*. Le prolétariat écrasé et foulé aux pieds par la bourgeoisie capitaliste qui répond à nos revendications par la prison et la fusillade.

Hissée au pavois du pouvoir politique sur les épaules du peuple producteur, la bourgeoisie capitaliste est en train de reconstituer sur les ruines de l'ancien régime féodal, une aristocratie financière plus oppressive, plur raffinée en férocité que celle des demi barbares du moyen-âge.

Souveraine maîtresse dans l'ordre économique, elle transforme les déshérités de la richesse sociale en chair à profits, en chair à plaisir, en chair à machine et en chair à canon.

La famille, ce sanctuaire social, est complètement bouleversée, pour ne pas dire détruite, par l'industrialisme moderne. Celui-ci a fait du père, de la mère et de l'enfant, donnant leur triple force de travail, pour le salaire dérisoire qui n'assurera même pas l'existence *minima* de la famille, alors que seul le père de famille y suffisait jadis et devrait encore y suffire aujourd'hui.

Les travailleurs d'aujourd'hui, sont considérés comme un simple rallongement d'outillage aux entreprises capitalistes..... livrés aux fluctuations d'un système économique monstrueux, basé sur l'échange et la concurrence qui engendent les crises industrielles comme celle qui *sévit* sur toute notre *région du Nord de la France* en ce moment, d'où les chômages, la misère avec toutes ses conséquences épouvantables !

Il serait trop long d'analyser un ordre social aussi inique et monstrueux que le nôtre !

Aujourd'hui, jour du 1er mai, les travailleurs du monde entier formulent leurs cahiers de charges et de revendications ; ils déposent leurs *desiderata* à la face du monde des parasites et des exploiteurs de toutes sortes ; ils affirment hautement et énergiquement le principe de la fraternité et de la solidarité humaine.

Ils protestent contre le militarisme lourd et écrasant, *véritable cancer de l'Europe moderne*, accablant les peuples civilisés d'impôts iniques et insupportables !

Et en réprouvant les égorgements de peuples à peuples, ils revendiquent la socialisation de la richesse sociale et des moyens d'exploiter publiquement le globe, entre les mains de leurs véritables auteurs, c'est-à-dire les producteurs, les travailleurs de tous les pays !

Nous ne voulons plus que ceux-ci végètent dans les basses régions de la vie aux antipodes de l'humanité. Nous voulons consacrer notre droit au travail, à l'existence, notre droit à une vie d'hommes dignes, en un mot notre *droit au bien-être*! Et malgré le long martyrologe de notre classe, malgré les hécatombes de victimes et les lambeaux de chair laissés le long de cette route, hérissée d'obstacles et d'épines, nous sommes debouts en ce jour, pour la conquête de nos droits à l'existence et au bien-être.

Et du sein des tombes de nos frères en tressaillir, nous jurons ici, le 1er Mai 1895 de les honorer en nous venant à cette sainte cause pour laquelle sont tombés les prolétaires de toutes les latitudes et de tous les climats.

Vive le 1er Mai ! Vive la fraternité universelle !

Des applaudissements éclatent de toutes parts. Puis le citoyen Jules Guesde s'avance à son tour sur la tombe et, s'adressant à la foule attentive :

Camarades, dit-il, j'ai tenu à apporter, moi aussi, le salut du souvenir à ceux et à celles qui dorment sous cette pierre.

Ce ne sont pas hélas ! les seules victimes du travail, qui se trouvent partout et se comptent par millions, le travail, en régime capitaliste, ne faisant et ne pouvant faire que des victimes.

Ces victimes de tous les instants c'est vous, qui n'échappez au surtravail homicide que pour tomber dans des chômages plus homicides encore ; ce sont vos femmes qui flétrit et épuise dans ses bagnes la rapacité patronale : ce sont vos enfants arrêtés dans leur développement et consommés avant l'heure.

Mais si le prolétariat a été et est encore la classe martyre, il est à la veille de mettre fin à son trop long martyrologe. C'est pour cela qu'il est debout le 1er Mai, affirmant d'un bout du monde à l'autre sa volonté unanime de s'affranchir en affranchissant l'humanité.

Vous êtes ce ceux-là, vous les travailleurs roubaisiens qui, malgré les chômages de ces derniers jours, malgré une pression patronale sans précédent, avez presque tous ce matin déserté l'atelier. Et s'il en est parmi vous quelques-uns que *l'usine a retenus*, c'est malgré eux, parce que leur pain, le pain des leurs était en péril. Mais si les employeurs ont pu les séparer de leurs camarades et tirer sur eux leurs lourds verrous, ils n'ont d'eux

---

Numéro 2. Feuilleton de l'*Egalité*

LE COMTE
de Monte-Cristo

PAR

Alexandre DUMAS

I

MARSEILLE. — L'ARRIVÉE.

— Ajoutez que j'ai un père pauvre, Monsieur Morrel.

— Oui, oui, je sais que vous êtes un bon fils. Allez donc voir votre père : j'ai un fils aussi et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi.

— Alors, vous permettez? dit le jeune homme en saluant.

— Oui, si vous n'avez plus rien à me dire.

— Non.

— Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi.

— Il lui eût été impossible d'écrire, Monsieur; mais cela me rappelle que j'aurai un congé de quinze jours à vous demander.

— Pour vous marier?

— D'abord; puis pour aller à Paris.

— Bon, bon! vous prendrez le temps que vous voudrez, Dantès; le temps de décharger le bâtiment vous prendra bien six semaines, et nous ne nous remettrons guère en mer avant trois... Seulement, dans trois mois, il faudra que vous soyez là. *Le Pharaon*, continua l'armateur en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

— Sans son capitaine! s'écria Dantès les yeux brillants de joie; faites bien attention à ce que vous dites là, Monsieur, car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur? Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon*?

— Si j'étais seul, je vous tendrais la main, mon cher Dantès, et je vous dirais : C'est fait; mais j'ai un associé, et vous savez le proverbe italien : « *Che a compagno a padrone.* » Mais la moitié de la besogne est faite au moins, puisque sur deux voix vous en avez déjà une. Rapportez-vous en à moi pour avoir l'autre, et je ferais de mon mieux.

— Oh! monsieur Morrel, s'écria le jeune marin, en saisissant, les larmes aux yeux les mains de l'armateur, monsieur Morrel, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès.

— C'est bien, c'est bien Edmond, il y a un Dieu au ciel pour les braves gens, que diable! Allez voir votre père allez voir Mercédès et revenez me voir après.

— Mais vous ne voulez pas que je vous ramène à terre?

— Non merci; je reste à régler mes comptes avec Danglars. Avez-vous été content de lui pendant le voyage.

— C'est selon le sens que vous attachez à cette question, Monsieur. Si c'est comme bon camarade, non, car je crois qu'il ne m'aime pas depuis le jour où j'ai eu la bêtise, à la suite d'une petite querelle que nous avions eue ensemble, de lui proposer de nous arrêter dix minutes à l'île de Monte-Christo pour vider cette querelle ; proposition que j'avais eu tort de lui faire et qu'il avait eu, lui, raison de refuser. Si c'est comme comptable que vous me faites cette question, je crois qu'il n'y a rien à dire et que vous serez content de la façon dont sa besogne est faite.

— Mais, demanda l'armateur, voyons Dantès, si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

— Capitaine ou second, monsieur Morrel, répondit Dantès, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui posséderont la confiance de mes armateurs.

— Allons, allons, Dantès, je vois qu'en tout point vous êtes un brave garçon. Que je ne vous retienne plus : allez car je vois que vous êtes sur des charbons.

— J'ai donc mon congé? demanda Dantès.

— Allez, vous dis-je.

— Vous permettez que je prenne votre canot?

— Prenez.

— Au revoir, monsieur Morrel, et mille fois merci.

— Au revoir, mon cher Edmond, bonne chance !

Le jeune marin sauta dans le canot, alla s'asseoir à la poupe, et donna l'ordre d'aborder à la Canebière. Deux matelots se penchèrent aussitôt sur leurs rames, et l'embarcation glissa aussi rapidement qu'il est permis de le faire, au milieu des mille barques qui obstruent l'espèce de rue étroite qui conduit entre deux rangées, de navires, de l'entrée du port au quai d'Orléans.

L'armateur le suivit des yeux en souriant, jusqu'au bord, le vit sauter sur les dalles du quai, et se perdre aussitôt au milieu de la foule bariolée, qui, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, encombre cette fameuse rue de la Canebière, dont les Phocéens modernes sont si fiers, qu'ils disent avec le plus grand sérieux du monde et avec cet accent qui donne tant de caractère à ce qu'ils disent : Si Paris avait la Canebière, Paris serait un petit Marseille.

En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en apparence, semblait attendre ses ordres, mais qui, en réalité, suivait comme lui le jeune marin du regard.

Seulement, il y avait une grande différence dans l'expression de ce double regard qui suivait le même homme.

II

LE PÈRE ET LE FILS

Laissons Danglars, aux prises avec le génie de la haine, essayer de souffler contre son camarade quelque maligne supposition à l'oreille de l'armateur, et suivons Dantès, qui, après avoir parcouru la Canebière dans toute sa longueur, prend la rue de Noailles, entre dans une petite maison située du côté gauche des allées de Mellan, monte vivement les quatre étages d'un escalier obscur, et, se retenant à la rampe d'une main, comprimant de l'autre les battements de son cœur, s'arrête devant une porte entrebâillée, qui laisse voir jusqu'au fond d'une petite chambre.

Cette chambre était celle qu'habitait le père de Dantès.

La nouvelle de l'arrivée du *Pharaon* n'était pas encore parvenue au vieillard, qui s'occupait, monté sur une chaise, à palissader d'une main tremblante quelques capucines mêlées de clématites, qui montaient en grimpant le long du treillage de sa fenêtre.

Tout à coup il se sentit prendre à bras-le-corps, et une voix bien connue s'écria derrière lui :

— Mon père, mon bon père !

Le vieillard jeta un cri et se retourna; puis, voyant son fils, il se laissa aller dans ses bras, tout tremblant et tout pâle.

— Qu'as-tu donc, père? s'écria le jeune homme; serais-tu malade?

— Non, non, mon cher Edmond, mon fils, mon enfant, non ; mais je ne t'attendais pas, et la joie, le saisissement de te revoir ainsi à l'improviste.... ah! mon Dieu! il me semble que je vais mourir!

— Eh bien! remets-toi donc, père! c'est moi, c'est bien moi! On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi je suis entré ici sans préparation. Voyons, souris-moi, au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux égarés. Je reviens et nous allons être heureux.

— Ah! tant mieux, garçon! reprit le vieillard; mais comment allons-nous être heureux? tu ne me quitte donc plus? Voyons, conte-moi ton bonheur!

— Que le Seigneur me pardonne, dit le jeune homme, de me réjouir d'un bonheur fait avec le deuil d'une famille! mais Dieu sait que je n'eusse pas désiré ce bonheur ; il arrive, et je n'ai pas la force de m'en affliger : le brave capitaine Leclère est mort, mon père, et il est probable que, par la protection de M. Morrel, je vais avoir sa place. Comprenez-vous mon père? capitaine à vingt ans! avec cent louis d'appointements et une part dans les bénéfices! n'est-ce pas plus que ne pouvait vraiment l'espérer un pauvre matelot comme moi.

A suivre.